

IN MEMORIAM

Jean Meuvret (1901-1971)

Il est parti discrètement, comme par une dernière distraction, laissant trop seuls les siens, ses amis, ses élèves. Il tenait parmi nous une place à peu près sans équivalent : il était le maître au sens ancien du mot, avec ce que cela comporte d'artisanat d'art et de direction de conscience, plus l'humour.

Il était né « quand ce siècle avait un an », comme il s'amusait à dire, à Saint-Florentin proche de Seignelay, lieux prédestinés, dans ce midi de la Champagne qui sent déjà la Bourgogne ; et du bourguignon, de l'homme aussi des vallées et des coteaux plantureux et classiques, il conservait des traits. Très jeune, il vint à Sceaux, où son père exerça la médecine pendant près d'un demi-siècle, dans cette maison charmante et désuète où il dormit pour la dernière fois. Sceaux et son lycée, puis sa banlieue dans la rue d'Ulm, ce furent des lectures, des rêveries et surtout des amitiés, exceptionnelles, fidèles, brillantes. Élève, bibliothécaire, « caïman », il s'ancre vingt années dans sa chère école ; et du normalien, il avait aussi beaucoup de traits, sauf l'outrecuidance. Et puis — et l'on pourrait presque croire que cette merveilleuse institution fut créée à son intention — le voici dès 1951 à la VI^e Section de l'École Pratique des Hautes Études ; directeur d'études au sens plein du terme, il l'est resté vingt ans aussi, avec la délectation de celui qui a trouvé exactement sa voie, sa place, sa mission, sa joie. Il fut celui qui révélait, qui guidait, qui gourmandait, qui rendait confiance, qui élevait aussi et parfois illuminait. Rien ne ressemblait aux séminaires quasi-permanents de Jean Meuvret : commencés là, continués ailleurs, dans la rue, au café, en son perchoir du quai de l'Horloge où l'avait juché l'une de ses plus fidèles amitiés. Monologues inattendus, silences et pièges pour éprouver, courtes colères, parenthèses emboîtées, souvenirs éclectiques, citations esquissées, culture vertigineuse et comme spontanée, et toujours infatigable ! Contraste absolu avec le style écrit, condensé, sévère, presque terne, où pas un mot n'est inutile et ne peut être déplacé ; leçon insuffisamment méditée en des temps qu'il avait tristement vu trop souvent devenir ceux de la hâte, des faux-semblants et de l'incontinence (il disait pire). Qu'on relise la vingtaine d'articles que, deux semaines avant la date fatale, les Annales ont réunis en leur Cahier n° 32 : un

seul dépasse trente pages, d'un souffle ; et presque tous ont ouvert des voies qui furent en leur temps nouvelles, et dont beaucoup le restent. En une note de 7 lignes (p. 9 du « Cahier »), quasi-testament, Jean Meuvret a maintenu pour l'essentiel, les idées naguère exprimées, et il a bien fait.

Apparemment distrait quelques années par des excursions géographiques, baltiques et sociologisants (sa « dissertation khâgneuse » de la Revue Historique, comme il disait), il avait pourtant choisi sa voie très tôt : sous l'incomparable Henri Hauser d'abord, c'était « le problème des subsistances au temps de Louis XIV », thèse jamais soutenue (pourquoi faire ?), livre achevé dès 1951 et jamais publié, en fait passé dans quarante articles et autant de disciples, livre que de pieuses mains devraient pourtant ressusciter. Pratiquement, tout le XVII^e siècle des profondeurs, sous la lumière des jeunes Annales.

On ne dira jamais assez ce que fut, pour tous ceux qui cherchaient une voie dans l'étouffante atmosphère des années trente, l'éclatante, l'exigeante, l'imperitente, la solide et la foisonnante revue de Marc Bloch et de Lucien Febvre. Jean Meuvret, déjà mûr, trouva ou retrouva là son climat et ses amis. Homme de la fidélité, il fut toujours fidèle aux Annales, mais d'une fidélité à la fois tendre, sourcilleuse et tolérante. Et, sous la forme provisoire exigée par l'occupation nazie, les Annales accueillirent son premier grand article en 1944¹, comme elles viennent de nouer cette gerbe d'études d'histoire économique, recueil d'articles dont les plus fameux étaient depuis longtemps introuvables.

Jean Meuvret était d'abord un érudit, probe, exigeant, redoutable. « Sources et publications », tel était le titre véritable du premier article consacré aux prix des céréales en France dans la seconde moitié du XVII^e siècle : mercuriales, année-récolte, setier de Paris, conversions monétaires, graphiques semi-logarithmiques, modes, médianes, moyennes tronquées et interquartiles, sur tout ce matériel archivistique, métrologique, monétaire et statistique, il régnait impérieusement. L'une des grandes joies de ce chartiste d'élection fut de publier parfaitement ces grandes sources que sont les mercuriales de Paris et de la région avoisinante, avec l'aide de ses disciples, spécialement de la toute première, Micheline Baulant. Ces dernières semaines, il cherchait un jeune collaborateur pour publier « la plus belle des mercuriales de province », celle d'Amiens. Des mercuriales, il en avait ramassées patiemment dans tous les dépôts d'archives « du royaume » — il avait à ce sujet une expérience inlassable et humoristique — au cours de ces « tours de France » estivaux qu'il préparait et accomplissait avec une ferveur d'amant.

Même parfaitement collecté et présenté, le prix « en soi » ne pouvait suffire. Des prolongements comparatifs s'imposaient. Le plus fameux gît en cet article jusqu'ici perdu de la Revista de Economia de Lisbonne (1951), qui esquisse une géographie jamais renouvelée des prix et des économies européennes : les méditerranéens, les continentaux, les atlantiques. Échos internationaux, certes ; répercussions intérieures aussi, fortement et tôt soulignées dans cette introuvable « communication » à la Société de Statistique de Paris du 16 mai 1944, dix pages prémonitoires, où tout est dit et nuancé d'avance des « temps tristes » de Louis XIV et même des crises de subsistances, que devaient magnifier l'un de ses chefs-d'œuvre, l'article classique et toujours vrai qu'il donna à la

1. Pour une bibliographie complète, voir les premières pages des *Études d'histoire économique* de J. Meuvret, *Cahiers des Annales*, n° 32, Paris, Colin, 1971.

jeune revue *Population* en sa première année d'existence (1946). Vingt ans plus tard, à Liège (puis dans un recueil anglais), il revenait sur ces thèmes souvent mal compris et mal vulgarisés, avec la même sûreté et les mêmes précautions.

Bien sûr, les prix des céréales le conduisirent aux économies et aux sociétés rurales, qu'il ne cessa jamais d'interroger. Les premières pages qu'il leur consacra, sur les thèmes voisins et finement distingués, puis liés, de l'agronomie et du jardinage, prirent place en 1953 dans l'*Hommage à Lucien Febvre*, devant qui il ressentait une sorte de fascination. Son premier triomphe vraiment international, il l'éprouva à Rome en 1955 devant un riche parterre d'historiens, lors de ces trois rapports conjoints sur l'agriculture en Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles, où éclata soudain le jeune Slicher van Bath, et fut mieux connue l'originale et rugueuse solidité du Britannique Hoskins. Il réitéra dans le domaine très voisin des circuits d'échange et du travail rural, à l'occasion des *Mélanges Saporì* (1957). On le revit à Stockholm en 1960 avec un rapport sur les grands domaines et ensembles territoriaux ; à Munich en 1965, entouré d'une véritable escouade internationale de jeunes historiens, sur les thèmes combien délicats de la production et de la productivité agricole. Une dernière fois, devant le public parisien de cette Société d'Histoire Moderne dont il fut l'un des piliers et l'inlassable trésorier, il parla de « la vaine pâture », qu'il était l'un des rares à avoir comprise, en une communication modestement résumée en trois pages, dont il faut, comme d'habitude, découvrir lentement les richesses et les résonances.

De la terre et des paysans il « monta », si l'on peut dire, aux grands mécanismes économiques. Dès 1947, presque isolément, il parla, non de la monnaie, mais des monnaies, en praticien du XVII^e siècle. Après son maître Hauser, avant Heers et Jeannin, il traita avec une prodigieuse érudition des « manuels et traités à l'usage des commerçants » (1953), après avoir consacré une note trop discrète à une très grande famille de négociants, les *Legende de Rouen* (1950). Revenant sur des thèmes un moment perdus de vue, et à nouveau évanouis, il rappela en 1957 les intérêts de la France dans la *Succession d'Espagne*. Comme par inadvertance, son inlassable curiosité amenait même des contributions à l'histoire diplomatique : la liquidation du conflit gallican en 1691-1693, Louis XIV et l'Italie.

Peu à peu, presque contraint, il risqua de courtes synthèses, qu'on dut sans doute lui arracher, tant était grands sa méfiance du genre et son refus de la facilité. Il collabora à deux des « *Encyclopédies de la Pléiade* », chez Gallimard, et donna les 25 meilleures pages d'un recueil d'images commentées sur La France au temps de Louis XIV (*Hachette*, 1965). Enfin, consécration suprême s'il en était besoin, sa contribution à la *Cambridge Modern History* parut en 1970. Pages sages, fermes et nuancées, comme imprégnées d'une sorte de sérénité.

Quant à son magistère et sa méthode ultimes, on en prendra connaissance dans un récent article (1968) bien typique de sa manière, et dont le titre même est significatif : « *La situation matérielle des membres du clergé séculier dans la France du XVII^e siècle, possibilités et limites des recherches* ». Bien entendu, les mots importants sont les derniers. Ils annoncent la leçon de plusieurs lustres d'expérience, de pratique et de réflexion ; ils encouragent des enquêtes dont les sources et les articulations sont données d'avance, dont les pièges sont signalés, et les conclusions déjà suggérées. Ce qu'il y avait d'admirable chez Jean Meuvret, et qui se raréfie, c'est que ses indications étaient toujours certaines, et le demeurent, même si l'on pouvait trouver timorées certaines de ses conclu-

IN MEMORIAM

sions (mais il refusait toute hypothèse gratuite, si brillante qu'elle fût), et un peu compliquées certaines de ses démarches (mais c'était la rançon de ses exigences scientifiques).

L'internationale des modernistes, et particulièrement des dix-septémistes, éprouvait pour cette science et cette conscience une fervente admiration ; de partout, d'au-delà des océans, elle dépêchait en son séminaire ses meilleurs élèves ; parmi eux, de subtils Nippons, qui eurent la délicatesse de lui offrir son dernier grand voyage, dont il revint enchanté. Presque tous les modernistes français, quelles que fussent leurs tendances et leur « couleur », lui passèrent entre les mains. Tous revenaient, s'arrêtaient à lui comme à une fontaine, attendant la remontrance, la plaisanterie, l'encouragement, l'information, l'éclairage. L'un de ses anciens disciples lui dit ici, dans la revue qui leur est et lui fut la plus chère, ce qu'il peut exprimer de fidélité, de reconnaissance et d'affection.

Pierre GOUBERT.